

Luc 15, 1-3 et 11-32

Dimanche 14 mars 2010, Bourges

Reconnaissance de Ministère du Conseil Presbytéral

La faille qui rend Dieu aimable

Une histoire de failles

Est-ce qu'on peut aimer quelqu'un qui n'a pas de failles ? Depuis quelques jours, je suis imprégné de cette question, entendue au détour d'un film sur le philosophe Gilles Deleuze. Un philosophe qui a vécu de grandes amitiés, et qui dit combien, chez les autres, il est attiré par ce qui est singulier, étrange, et qu'il va jusqu'à nommer « point de démence » ! Des failles, qui lui rendent ses amis infiniment aimables.

En vérité, nous avons tous des failles, de ces lieux un peu incohérents de nos trajectoires, de nos personnalités. De ces lieux où nous sommes plus fragiles, plus sensibles, plus vulnérables, et où il nous semble que nous serions moins aimables si nous y étions découverts. Nous avons tous des failles, mais nous ne les reconnaissons pas toujours, ou nous ne sommes pas toujours prêts à les laisser reconnaître par les autres. Nos leaders politiques, par exemple, font le choix de paraître forts et sûrs d'eux-mêmes ; peut-être que la logique électorale le demande. Mais je ne suis pas sûr que cela les rende très aimables.

Voici, avec Jésus, une histoire de failles. D'abord, évidemment, celle du fils cadet. Faille tellement grande qu'elle en est devenue une faillite ! Qu'y avait-il dans son existence pour qu'il ait eu ainsi besoin de partir, de prendre sa part d'héritage, de couper les ponts ? La parabole reste silencieuse sur ce point, avec une certaine délicatesse. Mais le résultat est là : la misère patente, la déchéance, l'humiliation de venir mendier la survie chez ce père qu'il pensait avoir laissé définitivement derrière lui, dans ce lieu trop étriqué de son enfance. C'est un enfant blessé qui revient, sans pouvoir cacher sa blessure.

Le fils aîné est-il beaucoup mieux loti ? Lui qui apparaît tardivement dans l'histoire, mais chez qui on entend une amertume nourrie depuis de longues années : « père, il y a tant d'années que je te sers, sans jamais désobéir, et tu ne m'as jamais donné même un chevreau pour faire la fête avec mes amis... » En lui aussi se trouve une faille profonde, par laquelle tout à coup la colère se met à

jaillir comme une source trop longtemps contenue. Enfin, on pourrait dire. Enfin la colère qui va mettre cette faille au jour, et permettre peut-être de l'apprivoiser !

Parce qu'on ne comble pas les failles. Les blessures, on les soigne, on les panse, elles se cicatrisent. Mais les failles, elles, demeurent, elles nous accompagnent, elles font partie de notre humanité, on ne peut qu'apprendre à les reconnaître et à les apprivoiser. Et, peut-être alors, elles nous rendent plus aimables, parce que plus humains.

Un père saisi aux entrailles

Qu'en est-il alors du père de notre parabole ? En réalité, c'est lui qui est au centre du récit. « Un homme avait deux fils. » Un homme dont l'accueil débonnaire vient répondre à l'accusation des pharisiens contre Jésus : « c'est indécent, cet homme fait bon accueil aux gens de mauvaise réputation ! » L'histoire de Jésus n'est pas une méditation sur le péché et sur la repentance. C'est un appel à reconnaître la miséricorde de Dieu comme Père.

Un père traversé par une émotion puissante, qui lui vient du fond des entrailles. Le vocabulaire du texte est très précis, presque anatomique. « Il fut saisi dans ses entrailles, dans ses tripes. » Quelque chose bouge soudain en lui, comme une faille profonde. Que s'est-il passé ? Que sait-on par ailleurs de ce père ? Pas grand chose, en vérité, jusqu'à cette émotion qui le submerge. Une émotion qui laisse seulement imaginer le poids d'une attente, et peut-être aussi la force d'une surprise et d'un changement de regard.

- Quel père a-t-il été jusque-là avec ses deux fils, pour qu'ils se trouvent tous les deux dans un tel état d'incommunication et de jalousie ? Se reproche-t-il des lacunes éducatives, et lesquelles ? Où est la mère, dans toute cette histoire, et quelle place lui a laissée le père ? On ne le sait pas, et le récit ne semble pas se poser ces questions qui nous viennent à l'esprit.

- Dans quel esprit ce père reçoit-il la demande de son fils de partager l'héritage, alors qu'il est encore en vie ? Et pourquoi ne pose-t-il à ce moment-là aucune question ? On ne le sait pas. Le récit ne s'intéresse pas à la source des fautes, ni à la question des responsabilités. Il se contente d'évoquer un état de fait : celui d'une séparation.

- Dans quel esprit enfin ce père vit-il l'absence de son fils ? En a-t-il fait le deuil, si l'on peut jamais faire le deuil d'un enfant qui s'en va ? Attend-il un retour, comme ces mères de délinquants qui espèrent encore, envers et contre tout, que leur fils va se ranger ? Et il y a des fils que ces mères-là ont sauvé ! Ou bien, et c'est le plus probable, le père attend-il dans un mélange de légitime reproche et d'inévitable souffrance ? On ne le sait pas, mais on peut deviner la faille profonde qui joue en lui, quand des voisins peu délicats lui demandent, au détour d'un chemin : « alors, ton fils, il y a des nouvelles ? »

Un père autre

Ce père est un mystère, comme la plupart des pères peut-être. Tout se concentre sur l'émotion de ses entrailles, au retour de son fils. « Quand il était encore loin, son père le vit, et fut saisi dans ses entrailles. » C'est ce qui se passe là qui intéresse Jésus. Parce que c'est ce que lui-même éprouve. Un tremblement de terre, une surprise. Celui qui m'a offensé, celui qui m'a abandonné, et envers lequel je suis en droit de demander des comptes, je le découvre épuisé, en haillons, la démarche lente, la silhouette humiliée.

Alors le père n'écoute même pas ce que son fils lui raconte. Il n'attend rien de sa confession des péchés, il ne l'entend même pas. Seul compte pour lui l'état de ce fils, et ce qui se passe en lui quand il le voit de retour. Une joie jaillit, mêlée aux larmes. C'est cela, un père, dit Jésus. En tout cas, c'est comme cela qu'est Dieu, notre Père.

A cette époque, les Romains dissociaient sagement la paternité en trois fonctions, celle du géniteur, celle de l'autorité, et celle de l'éducateur...¹ Et nous en retrouvons tellement la distinction aujourd'hui, avec des enfants qui ont parfois un père qui leur a donné leur patrimoine génétique, un autre qui les a reconnus comme enfants et qui a sur eux l'autorité légale, et un autre père qui les éduque au quotidien parce qu'il est le nouveau compagnon de leur mère...

Complexe paternité, que l'Ancien Testament décline aussi à sa façon au sujet de Dieu.

¹ Cf Xavier Lacroix, *Passeurs de vie ; essai sur la paternité*, Paris : Bayard, 2004.

- Il y a le Dieu père, parce qu'il est le créateur, on pourrait dire le géniteur de l'espèce humaine, le géniteur du peuple d'Israël, celui qui est à l'origine de son existence.

- Et ce Dieu est aussi Père parce qu'il reconnaît ses enfants, parce qu'il fait alliance avec eux, parce que cette alliance se dit dans les termes d'une loi qui l'engage et qui engage son peuple en retour. Le père, c'est l'homme de la loi, dira plus tard Sigmund Freud.

- Et puis dans l'Ancien Testament, ce Dieu est aussi Père parce qu'il enseigne et éduque son peuple. « Je vais les conduire à des ruisseaux pleins d'eaux, par un chemin facile, car je suis comme un père pour Israël », annonce le prophète Jérémie de la part de Dieu (Jr 31,9).

Jésus ne cesse de parler de Dieu comme un Père. Et il connaît bien sûr ces différentes dimensions bibliques de la paternité de Dieu. Mais il rappelle avant tout cette autre dimension, cette quatrième dimension de la paternité : Dieu est père de miséricorde. Dieu est un père qui est traversé d'une faille : il est sensible à l'homme, vulnérable à l'homme. La souffrance de l'homme le surprend et le bouleverse. Le mouvement de retour de l'homme vers lui, le surprend et le bouleverse. Et s'impose face à toutes les autres dimensions de sa paternité.

Le Dieu aimable

C'est ainsi que Dieu est aimable. Dieu est aimable, non pas parce qu'il est notre géniteur, notre créateur, suscitant ainsi en nous une dette de reconnaissance infinie. Dieu est aimable, non pas parce qu'il est notre législateur, nous apprenant à le craindre en respectant ses commandements. Dieu est aimable, non pas parce qu'il est notre éducateur, et qu'à son école nous apprenons à mieux vivre avec nous-mêmes et avec les autres.

Dieu est aimable parce qu'il est traversé d'une faille, qui est la place que nous tenons dans son cœur. Dieu est aimable par qu'il souffre de nos malheurs et de nos errements, et parce qu'il se réjouit de nos élans vers lui. Dieu est aimable, parce qu'il peut abandonner tous ses autres visages de Dieu pour garder celui-là seul qui lui permette d'accueillir l'homme. Dieu est aimable en Jésus-Christ, qui a manifesté en lui-même cette faille jusqu'à en mourir. Dieu est aimable en Jésus-Christ, qui a ouvert une faille dans le mur compact de la mort.

C'est ce que le fils aîné ne comprend pas, et avec lui ceux qui sont crispés sur une image de Dieu trop ordonnée. Peut-être qu'il se prend pour Moïse, d'ailleurs, ce fils aîné, qui revient des champs comme Moïse redescend de la montagne, qui entend comme Moïse de la musique et des danses, qui découvre un veau gras comme Moïse a découvert un veau d'or, et qui se met en colère comme Moïse autrefois s'était mis en colère ? Oui, ce fils aîné se prend pour Moïse... Et il ne se rend pas compte que Dieu l'a précédé. Que Dieu a quitté le lieu sacré de la montagne, pour rejoindre le peuple dans la plaine, et pour parler à son cœur.

Des enfants aimables ?

Qui donc serons-nous auprès des autres ? Qui donc serez-vous, frères et sœurs du Conseil Presbytéral, qui allez être reconnus aujourd'hui dans votre ministère ? Des fils aînés, bons intendants des biens que Dieu nous confie, mais cultivant au fond de nous une aigreur vis à vis de tous ces mauvais croyants qui peuplent la ville... et parfois même l'Eglise ? Cultivant au fond de nous l'amertume de n'avoir pas encore été suffisamment reconnus et récompensés ?

Ou bien des fils cadets, conscients de leurs manques, heureux de ce qu'ils vivent comme d'une grâce accordée par Dieu, et reconnaissant avant tout chez l'autre le visage d'un frère ? Des fils cadets conscients de leurs failles, mais forts de se savoir unis aux autres par le même péché, le même pardon et la même espérance ? Audacieux non pas parce qu'ils sont dignes, mais précisément parce qu'ils se savent indignes, et confiants dans le Dieu qui les accompagne et qui les accueille ?

Peu importe finalement, pourvu que nous reconnaissons en Dieu celui que Jésus-Christ a rendu aimable, celui qui nous a trouvés aimables en Jésus-Christ.